

La crise biblique telle qu'elle a été vécue au temps du modernisme

Bernard Montagnes o. p.

Entre 1894 et 1914, quelques rares évêques français ont envoyé un de leurs prêtres à l'École biblique de Jérusalem, trop peu selon le P. Lagrange qui se désolait que les évêques français ne tiennent pas meilleur parti de la formation scientifique pour l'étude de la Bible proposée par l'École (dont je rappelle qu'elle a été fondée en 1890). Envoyer un élève à Jérusalem constituait un investissement intellectuel destiné à relever le niveau des études bibliques dans le clergé français.

Je n'ai pas choisi arbitrairement la date de 1894 : c'est la première fois qu'un prêtre séculier français, du diocèse de Chambéry, est envoyé à l'École biblique. De cette manière, en 1904, Eugène Tisserant est envoyé par le diocèse de Nancy. Et c'est ainsi qu'en 1909, l'abbé Prosper Monier, du diocèse de Belley (le diocèse du père Lagrange), est envoyé par Mgr Labeuche (1851-1910), évêque de Belley depuis 1906. Monier était destiné à enseigner l'Écriture Sainte au Grand séminaire.

En 1909, l'École biblique existe déjà depuis dix-neuf ans, et la *Revue biblique* depuis dix-sept ans. L'année 1909 est aussi celle de la fondation par Pie X, le 7 mai 1909, de l'Institut biblique de Rome, chargé de diffuser la doctrine officielle (et même, à en croire le jésuite Fonck choisi par Pie X pour créer et diriger l'Institut, chargé de détruire l'École biblique de Jérusalem). Dès ce moment-là, la suspicion pèse lourdement sur le père Lagrange, sur sa méthode, sur son enseignement, sur son orthodoxie.

Prosper Monier (1897-1977) reste trois ans à l'École biblique de 1909 à 1912. Quand il rentre à Belley, l'audacieux Mgr Labeuche était mort en mars 1910 et avait été remplacé par le timoré Mgr Manier (1851-1929), lequel tint l'abbé Monier pour contaminé de modernisme et suspect d'hérésie, donc à écarter du séminaire. En 1912-1913, Monier devient précepteur dans une famille, puis est appelé au Grand séminaire en 1913, mais comme répétiteur des élèves les plus faibles, les nuls. Après la guerre,

il revient encore pour une année au séminaire, puis il entre dans la Compagnie de Jésus en 1920. Il a renoncé pour toujours à s'occuper d'Écriture sainte (à ce titre il est du nombre des victimes de la répression du modernisme), mais il est devenu un maître spirituel de grande renommée. À ce titre il figure dans le *Dictionnaire de spiritualité*.

Revenons à l'abbé Monier en 1909. Il venait d'être ordonné prêtre le 18 septembre 1909, après avoir fait ses études au séminaire diocésain, où l'Écriture sainte était enseignée par un vénérable prêtre « qui semblait ignorer tranquillement les questions que posent les textes bibliques à un esprit moderne ». À Jérusalem, le choc de l'exégèse scientifique infligea une rude épreuve à sa foi en Jésus-Christ. Son biographe rapporte (d'après les papiers personnels de l'abbé) un dialogue avec le P. Lagrange et comment l'élève a été soutenu par l'exemple du maître.

« Il interpelle son savant directeur : *"Écoutez, rien de ce qu'on nous a enseigné ne tient debout."* Il m'a regardé avec le sourire : *"Mon ami, vous n'êtes pas ici pour recevoir des idées toutes faites, c'est à vous de défendre votre foi."* [...] La lutte n'était pas finie, mais il en sort très lentement [...]. Et puis il y a le témoignage de vie du père Lagrange *qui est un exemple marquant de la marche de la vérité dans un chemin épineux*¹. »

Comment le P. Lagrange a-t-il vécu la crise biblique ?

[En 1893, première exploration au Sinaï, comme il l'écrit dans ses *Souvenirs* rédigés en 1926, plus de trente ans après, p. 54-56, où il confesse son impression morale pénible.]

« Je dois avouer ici que le voyage au Sinaï me laisse une impression profonde, je dirai même **une inquiétude douloureuse**. [...] La beauté du Sinaï [...], je l'ai goûtée dans une lumière céleste, je ne saurais la décrire. [...] Mais ce que je cherchais surtout, c'était la trace des Israélites, **la confirmation du Pentateuque**².

Dans mon esprit, il se fit comme un discernement dans une question complexe, et il me sembla que **le sol lui-même avait son mot à dire** à propos de la critique littéraire du Pentateuque.

[1] La réalité substantielle des faits relatés dans les quatre derniers livres me parut en parfaite harmonie avec la nature du pays, ses aspects, ses cultures, ses traditions. [...] Moïse se dressait à l'horizon de chaque vallée, et surtout au sommet

¹ J. Paul-Dubreuil, *Le Père Monier*, Paris, 1955, p. 70. Les passages mis en italique par l'auteur sont des citations des carnets du P. Monier, auxquels il a pu avoir accès.

² L'archéologue, Bible en main, qui cherche sur le terrain la confirmation du texte afin de prouver que la Bible a dit vrai.

de l'Horeb. Je n'ai jamais douté qu'il ait formé là et ensuite à Cadès **le peuple de Dieu, avec une loi morale révélée**³.

[2] Mais d'autre part le Pentateuque, tel que nous le possédons, est-il **le récit historique de ces faits** selon toutes les manières de dire ? Comment faire circuler, non pas dans un désert sans limites et plat comme une feuille de papier, mais dans ces vallées abruptes et sans eau, les millions d'âmes dont parle le texte actuel ? [...] Le R. P. Julien, s. j., voyageur attentif, m'avoua qu'il avait été **frappé de ces difficultés jusqu'à l'angoisse**.

Ne fallait-il pas conclure que des faits parfaitement historiques avaient été comme idéalisés pour devenir le symbole du peuple de Dieu, de la future Église de Dieu ?⁴ [...] Ainsi une simple distinction de critique littéraire confirmait, plutôt qu'elle n'ébranlait, la réalité des faits.

Il fallait cependant admettre une manière de raconter qui n'était pas la sobre histoire telle que nous la concevons. [...] C'est poser le principe d'une certaine manière d'écrire l'histoire qui n'est pas la nôtre, mais qui se trouve dans l'Ancien Testament.

Une longue étude des textes aboutit sur le terrain à me faire concevoir un mode d'écrire qui n'était point fait pour cadrer avec le sol exactement et qui poursuivait un autre objet. »

De la question biblique à la crise biblique

Dans la *Revue biblique* de janvier 1895, p. 57, à propos de la composition littéraire du Pentateuque :

« Pour notre part, nous ne sommes point aussi avancés. L'hypothèse élohiste et jéhoviste, assez saisissante dans la Genèse, perd de sa probabilité à mesure qu'on avance dans le Pentateuque. Mais, quoi qu'il en soit, il y a là **un problème littéraire qu'il faut étudier de sang-froid**. »,

à condition de ne pas identifier inspiration biblique et révélation biblique. Tout ce qui est inscrit dans la Bible est inspiré, mais n'est révélé que ce que l'auteur a voulu enseigner. Or discerner ce que l'auteur a voulu enseigner relève de la critique biblique (par le moyen des genres littéraires).

En 1897, le 15 mars, entretenant le Père Frühwirth de ses projets de publication, il l'avertit de sa position :

³ Sur ce premier point, que Lagrange trouvait rassurant, quatre-vingts ans après la critique biblique est bien plus radicalement négative, compte tenu des observations archéologiques. Voir *Le Monde de la Bible*, janvier-février 2007, Aux origines d'Israël. Controverses sur la conquête de la Terre promise.

⁴ Noter cette perspective néotestamentaire, caractéristique de l'exégèse théologique à laquelle le P. Lagrange a toujours aspiré.

« Je me crois obligé de renoncer à l'authenticité mosaïque du Pentateuque, comme ensemble de rédaction, et je crois que c'est sur ce terrain qu'on peut le plus efficacement défendre l'intervention surnaturelle de Dieu dans l'histoire d'Israël. J'ai longtemps hésité à le faire ouvertement, quoique ma conviction soit faite depuis longtemps, mais je vois que le même mouvement s'accroît de divers côtés dans le monde catholique. »

En 1898, le 7 mai, au même Père Frühwirth, qui lui demande de s'expliquer sur les tendances exégétiques reprochées à l'École biblique.

« Qu'il y ait de l'émotion, du trouble, une vraie crise biblique, je m'en rends d'autant mieux compte que cette crise a eu lieu en moi. J'ai passé par de terribles angoisses, et maintenant je crois avoir la paix dans la conviction qu'une exégèse plus large, conciliable avec la tradition dogmatique, aboutira à faire ressortir de plus en plus l'autorité de l'Église et sera, par là-même, la condamnation définitive du protestantisme dans beaucoup d'esprits.

Je ne puis exiger que tout le monde partage cette conviction, qui m'a coûté tant de travail. C'est cette conviction qui m'anime, le sentiment profond de tout ce que nous avons à faire dans l'Église catholique pour nous mettre au niveau des protestants dans l'ordre critique, conservant naturellement notre fond dogmatique immuable, tandis qu'ils sont de plus en plus décontenancés.

Il est vrai que personne, un religieux moins qu'un autre, ne doit se donner une mission, et si je suis désapprouvé, je suis prêt à me taire. D'un autre côté, croyant de toute mon âme au magistère infallible du Saint-Siège, je ne pense pas qu'il faille toujours attendre de lui l'impulsion : ce n'est pas le rôle du juge. Il suffit qu'il suive avec bienveillance les efforts des fils les plus dévoués de l'Église.

De même, comme religieux, je ne veux rien faire en dehors de l'obéissance, mais je ne veux pas non plus vous demander de me dicter toutes mes études, et de vous compromettre pour moi en mettant dans la balance l'autorité du maître général de l'Ordre.

Je suis convaincu qu'il y a une campagne⁵ à continuer, où il y aura beaucoup d'ennuis à endurer, de préjugés à vaincre, d'attaques à supporter patiemment. Mais alors pourquoi ne pas demeurer tranquille dans les vies frayées ? Parce que je suis passionnément épris de l'honneur de l'Église et qu'il me semble que cela va au bien des âmes. Cependant c'est à vous d'en juger. »

En 1905, le 23 juillet, au père Cormier, successeur du père Frühwirth à la tête de l'Ordre :

« Je ne puis m'empêcher de constater le mal que vous me signalez dans les jeunes prêtres, les séminaristes, et qui est probablement beaucoup plus profond que vous ne pensez, qui peut conduire à des révoltes, au moins intérieures, et perdre bien des âmes de prêtres, et qui ne cessera, sauf des grâces extraordinaires de Dieu, que lorsque les esprits auront retrouvé leur calme en voyant l'Église tolérer une

⁵ Définition dans le TLF : « Intense activité menée pendant une période limitée et mettant en œuvre un maximum de moyens en vue d'un résultat précis et concerté. »

exégèse sérieuse, de bonne foi, qui certes aura ses défauts et ses erreurs de détail, mais qui respectera le dogme en montrant assez de souci de la vérité. »

De même en 1905, le 26 août, au même père Cormier :

« J'ai pu constater qu'on n'exagère nullement à Rome quand on parle du péril qui menace les catholiques de France, et ce péril, d'après les esprits très éclairés, est moins la Séparation que la crise intellectuelle qui menace les catholiques les plus intelligents et surtout le clergé. C'est surtout le dogme qui est en question. [...] Le mouvement représenté par la *Revue biblique* est précisément l'antidote à ce péril, en présentant une juste conciliation des desiderata de l'intelligence et de l'histoire, sans rien sacrifier absolument de la foi surnaturelle. »

L'exégèse biblique commandée par le « goût passionné de la Parole de Dieu »

Première et plus fondamentale démarche de l'exégèse biblique : recevoir la Bible en Église comme la Parole de Dieu, à laquelle la critique historique demeure subordonnée. La nature même de l'objet exige cette attitude épistémologique. La Bible ne peut être traitée comme un texte quelconque d'histoire des religions, mais elle n'en demeure pas moins soumise à la critique historique.

L'urgence a fait que, s'agissant du Nouveau Testament, à partir de l'*Évangile selon Saint Marc* en 1911, que le P. Lagrange a dû s'astreindre à commenter ligne par ligne, phrase par phrase et mot par mot le texte sacré, en y investissant un trésor d'érudition, sans aboutir à la théologie biblique à laquelle il aspirait. Dès lors, il importe de retenir ce que le P. Lagrange confie (dans l'Avant-propos de la première édition) de sa manière d'aborder le texte :

« L'auteur de ces lignes avoue qu'il a toujours goûté dans les récits de saint Marc un charme si pénétrant, un accent si vrai, une impression de Jésus si touchante, qu'il a entretenu l'espoir – peut-être faudrait-il dire qu'il a cédé à la tentation, tant la tâche est difficile –, d'entrer en communication avec le disciple de Pierre, pour le faire connaître et apprécier davantage. (p. 11) En essayant de comprendre ce qu'a écrit Marc, écho de ce qu'a dit Pierre, témoin de Jésus, je n'ai eu d'autre intention que de mieux entendre les paroles de vie. » (p. V)

En 1914, l'Avant-propos du commentaire de l'épître aux Romains, daté du 15 octobre 1914, fête de sainte Thérèse d'Avila, exprime la même recherche :

« Fixé depuis vingt-cinq ans près du lieu de la lapidation de saint Étienne, je demande humblement au premier des martyrs de m'aider à comprendre la pensée de celui qui fut sans doute gagné à la foi par sa prière et par son sang. »

De même en 1922, l'Avant-propos de l'*Évangile selon saint Matthieu*, daté du 25 mars, s'achève ainsi :

« Qu'il me soit permis de dédier ce travail [...] à mes anciens directeurs de Saint-Sulpice au séminaire d'Issy [...]. Ces maîtres doctes, modestes et pieux, pénétrés d'amour pour les Saintes Lettres, n'omettaient rien pour nous en donner le goût [...]. C'est là que nous avons appris cette prière, véritable moelle de l'Évangile : *O Jesu, vivens in Maria veni et vive in famulis tuis etc.*⁶

Prière dont la présence ne laisse pas de surprendre en tête de ce monument d'érudition de 560 pages ! Prière familière, que le P. Lagrange se plaisait à réciter dans ses vieux jours à Saint-Maximin avec les jeunes frères qui recouraient à ses conseils⁷. Voilà comment on devient un exégète en quête de Dieu.

Aussi le P. de Lubac ne pouvait-il que se féliciter de la manière dont le Père Louis-Hugues Vincent approuvait, au nom de la complémentarité entre exégèse historique et exégèse spirituelle préconisée par le P. Lagrange, son livre *Histoire et esprit. L'intelligence de l'Écriture d'après Origène*⁸.

« Histoire et esprit, loin de s'opposer dans un antagonisme stérilisant, s'ordonnent essentiellement au contraire l'un à l'autre dans une exégèse intégrale où la recherche du sens littéral fonde la valeur argumentative du texte sacré, tandis que celle du sens spirituel développe les innombrables virtualités de la Parole de Dieu. Telle était déjà la conviction du P. Lagrange [...]. Si les exigences du moment lui dictaient la tâche spécialement ardue de justifier et de promouvoir l'interprétation historique de la Bible, ceux qui vécurent auprès de lui savent combien il était soucieux d'en faire apprécier la portée spirituelle, combien surtout il enviait en son for intérieur le privilège de ceux à qui n'incombe aucune autre obligation que d'en sonder les divines profondeurs.

⁶ Ô Jésus vivant en Marie, venez et vivez en vos serviteurs, dans l'esprit de votre sainteté, dans la plénitude de votre force, dans la perfection de vos voies, dans la vérité de vos vertus, dans la communion de vos mystères. Dominez en nous toute puissance ennemie, en votre Esprit, et pour la gloire du Père.

⁷ Témoignage du P. Perrin, *Copia publica*, p. 387 et p. 390. Lagrange agenouillé devant la grotte de Lourdes dans l'enclos.

⁸ Ouvrage recensé par L.-H. Vincent dans *Revue biblique* 57 (1950) 634-635. Le P. de Lubac cite ce compte rendu « par le fidèle collaborateur et disciple du Père Lagrange » dans *Mémoire sur l'occasion de mes écrits*, p. 68 et p. 288-290. Les lettres du P. L.-H. Vincent sur la complémentarité selon Lagrange entre exégèse historique et exégèse spirituelle ont été publiées par H. de Lubac, *L'Écriture dans la tradition*, Paris, 1966, p. 291-293.

Sur le terrain de l'exégèse historique, c'est à Loisy que Lagrange s'affronte, Loisy qui traite les textes comme des accusés, tandis que Lagrange les regarde comme des témoins. L'un et l'autre ne pratiquent pas l'histoire de la même manière.

« On reconnaît généralement – même parmi les critiques – que ce savant [Loisy], extrêmement ingénieux et subtil, s'est beaucoup trop abandonné à des combinaisons de textes entre eux et avec **les possibilités de l'histoire**. Avec ces procédés, chacun peut refaire comme il l'entend l'histoire évangélique, et n'en laisser subsister que ce qui lui plaît. (p. III) Quels services inappréciables il eût rendus à l'Église, et à la critique elle-même, s'il n'avait été entraîné à prendre, presque à l'extrémité de la gauche la plus radicale, une position qui est une sorte de **défi aux règles ordinaires de la certitude historique**. (p. IV) »

À la différence de Loisy, rat de bibliothèque, Lagrange peut se présenter en expert des réalités palestiniennes, soit du terrain (le climat, la végétation, le figuier), soit du milieu (les mœurs des gens). Ainsi à propos de Jean-Baptiste, vêtu de poil de chameau (vêtement de matière grossière ; la forme était sans doute le manteau usité partout aujourd'hui en Palestine), se nourrissant de sauterelles et de miel sauvage (manger des sauterelles et du miel sauvage ne répugne nullement aux gens de Palestine ; mais c'est d'une grande austérité de vie de ne se nourrir que d'aliments de hasard). À propos du possédé qui avait sa demeure dans les tombeaux (les tombeaux creusés dans le roc, ou les cavernes transformées sont fréquemment habitées en Palestine par les pauvres gens). À propos des scribes qui aiment à se promener en robe longue et à être salués sur les places publiques (Il faut voir, aujourd'hui encore, les riches juifs se promener lentement le samedi dans leurs houppelandes de velours jaune ou violet. On se saluait sans doute en Orient jadis comme aujourd'hui, en s'inclinant très bas, la main droite esquissant une courbe encore plus basse, jusqu'à ce que le plus digne admette l'autre au baiser, très tendre, sur les deux joues). ♦

Suite de l'article voir : Le Père Lagrange devant la question biblique.

www.mj-lagrange.org